Document generated on 07/12/2025 3:21 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Le parc de la Gatineau
La mémoire d'une forêt

Denis Messier

Number 69, Summer 1996

L'Outaouais

URI: https://id.erudit.org/iderudit/17180ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Messier, D. (1996). Le parc de la Gatineau : la mémoire d'une forêt. *Continuité*, (69), 22–25.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le parc de la Gatineau

La mémoire d'une FORÊT

Les uns y cherchèrent de précieuses fourrures, d'autres profitèrent de sa forêt généreuse. Aujourd'hui, on y trouve simplement la paix...

PAR DENIS MESSIER, HISTORIEN

Pendant des siècles, les collines de la Gatineau ont été un réservoir de richesses pour les différentes populations qui y sont passées ou ont habité la région. Depuis quelques décennies, le parc préserve les richesses du site tout en permettant à la population de jouir de ses beautés naturelles.

Une terre algonquine

Avant l'arrivée des Européens, des nomades algonquins fréquentent la région que baignent les rivières des Outaouais et Gatineau. Ils y chassent, pêchent et cueillent des fruits sauvages. Le confluent des deux rivières est aussi un lieu de rencontres, d'échanges et peut-être même de guerres entre la nation algonquine et les autres peuples qui habitaient le bassin Saint-Laurent–Grands-Lacs.

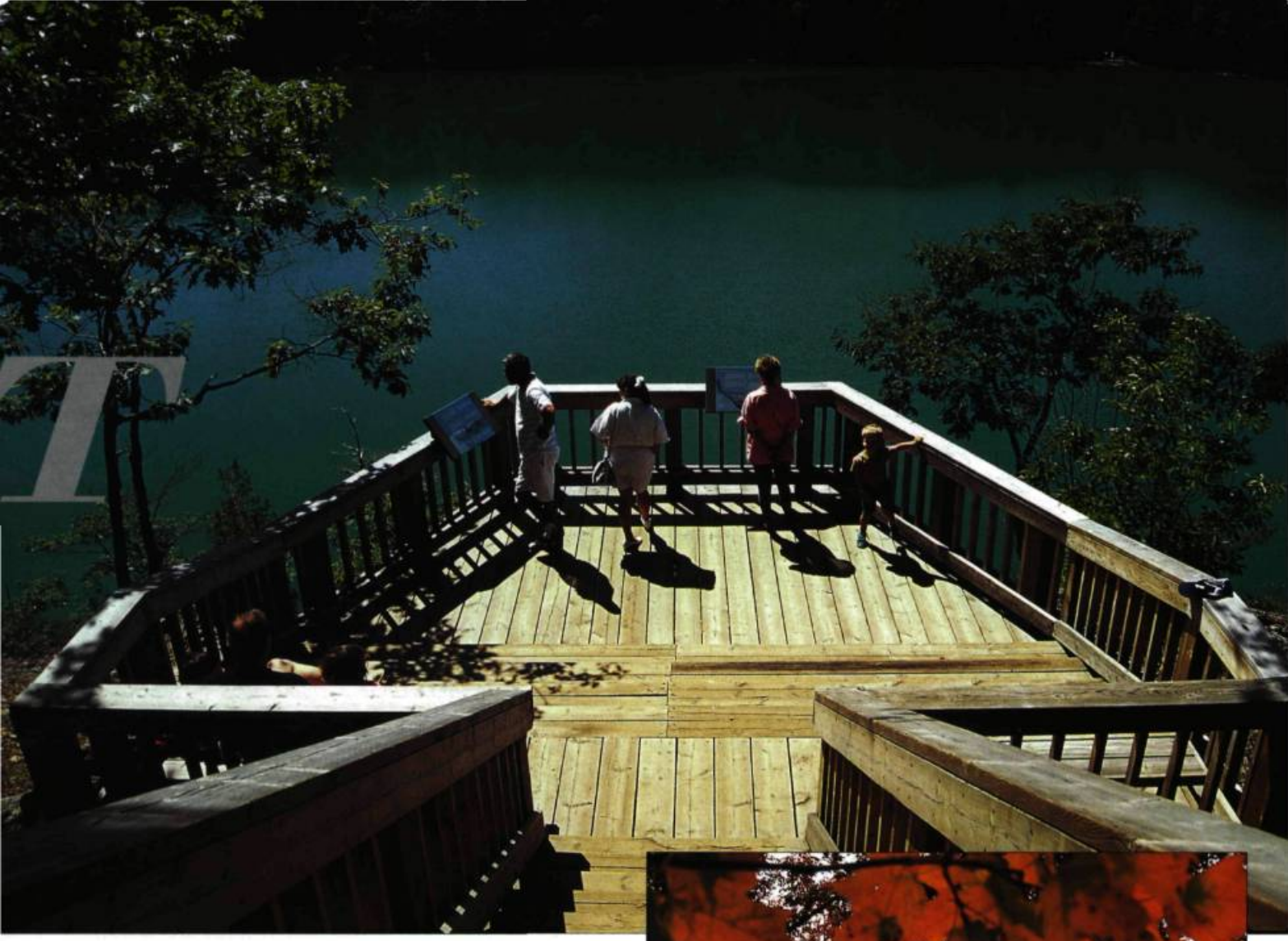
Étienne Brûlé est le premier Européen à affronter et admirer les eaux tumultueuses de la rivière des Outaouais. Bientôt, des centaines d'autres coureurs de bois sillonnent le territoire, attirés par les riches fourrures, dont le fameux castor d'Amérique du Nord. Champlain, qui agit en tant qu'agent d'une de ces compagnies, reconnaît rapidement le potentiel immense pour ce commerce dans la région. Il s'attache les Algonquins qui trappent et préparent les fourrures qui sont ensuite échangées contre des objets manufacturés provenant d'Europe. Cependant, à cause de la chasse intensive et inconsidérée, le castor disparaît presque totalement de la région. C'est une des premières catastrophes écologiques à survenir en Amérique du Nord.

Tout au long du régime français, des explorateurs tels Pierre-Esprit Radisson, Pierre de La Vérendrye et ses fils, le jésuite Jean de Brébeuf remontent les forts courants de l'Outaouais à la recherche de territoires de fourrures, d'Indiens à christianiser ou du fameux passage vers l'Ouest. Vers 1650, un de ces explorateurs, Nicolas Gastineau, notaire à Trois-Rivières, explore les terres situées près de l'actuel parc à la recherche de nouveaux territoires de fourrures. Il se serait noyé dans la rivière qui porte aujourd'hui son nom.

L'attrait du bois

Pendant les deux siècles de colonisation française, aucun Européen n'est venu s'installer à demeure dans la région. En 1800, Philemon Wright dirige un groupe de familles américaines qui s'installent un peu au nord des chutes de la Chaudière sur le territoire de l'actuelle ville de Hull. En raison de la pauvreté des terres arables, l'exploitation de la forêt remplace l'agriculture comme activité économique principale.

D'autres entrepreneurs viennent bientôt profiter de l'énorme potentiel des forêts de la Gatineau. Ils construisent des moulins, comme William Fairbairn à Wakefield (moulin racheté par les frères MacLaren en 1844), ou établissent des commerces pour approvisionner les chantiers, comme Thomas Brigham Prentiss qui fonde les deux villages de Chelsea et Old Chelsea. Au milieu du siècle, un chapelet de villages prospères, tous situés à environ une

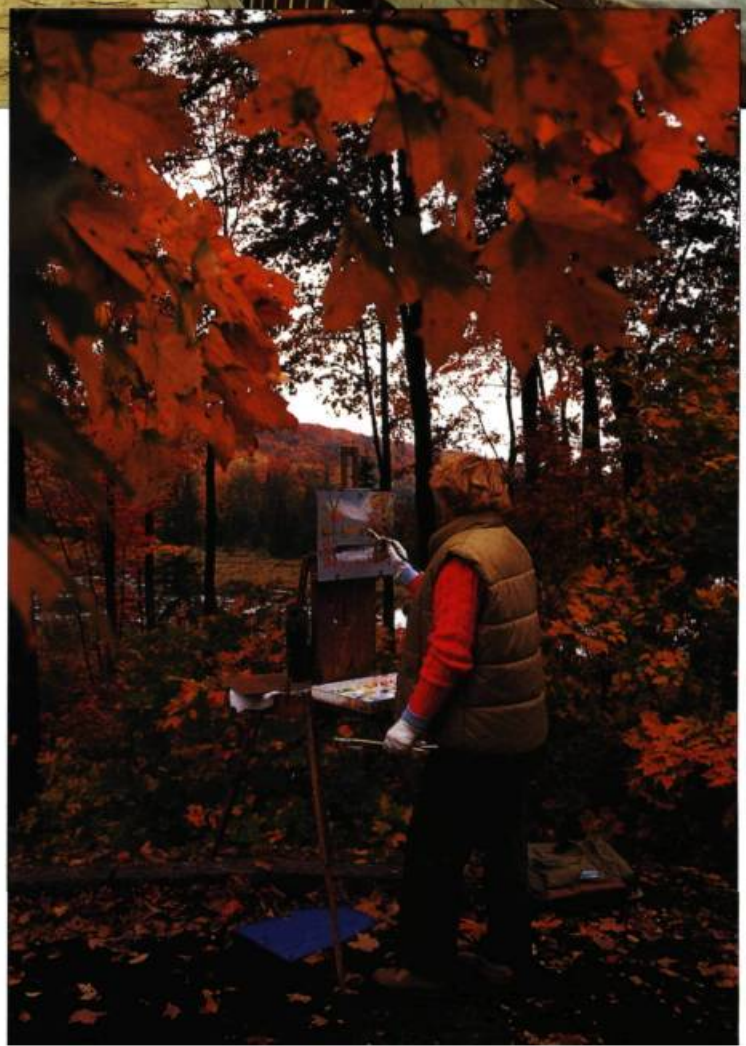


Afin de protéger les berges du lac Pink, on a aménagé un sentier et des belvédères. On peut donc accueillir les visiteurs du site historique en tout quiétude.
Photo : Stefan Haag

journée de route les uns des autres, s'échelonnent de Hull à Maniwaki.

Les entrepreneurs forestiers exploitent alors partiellement le territoire qu'occupe aujourd'hui le parc de la Gatineau. La forêt est moins généreuse sur les collines difficiles d'accès que sur les rives de la rivière. Ces problèmes d'accès et de transport en retardent l'exploitation. Ce n'est qu'après avoir vidé les forêts riveraines de leurs plus beaux spécimens que les entrepreneurs commencent à couper ceux des collines.

Au XIX[e] siècle, l'industrie du bois et les feux ont largement entamé les forêts des collines de la Gatineau. Mais c'est lors de la Première Guerre mondiale et surtout durant la Grande Dépression des années 1930 que les forêts des collines connaîtront le plus grand péril. La coupe du bois se fait alors intensive pour répondre aux besoins de l'industrie de guerre et pour assurer le chauffage des résidences citadines.



Le parc dans toute sa splendeur.
Photo : CCN

Comme c'était la mode en Angleterre au XIX^e siècle, Mackenzie King a installé sur son domaine des ruines de bâtiments qu'il considérait significatifs.
Photo : CCN

Le peuplement du Far West québécois

Parallèlement au peuplement des rives de l'Outaouais et de la Gatineau, l'intérieur des terres commence à être exploré et occupé dès le début de la colonisation de la région. En 1821, Asa Meech, un ministre du culte anglican venu de la Nouvelle-Angleterre, s'installe sur une terre de 200 acres située au sud du lac qui porte aujourd'hui son nom. Il est un des premiers occupants permanents du territoire de l'actuel parc de la Gatineau. Prédicateur, médecin et éducateur, Asa Meech demeure l'une des figures marquantes de l'histoire du développement du parc de la Gatineau. Sa maison, qui existe encore aujourd'hui, est considérée comme la plus ancienne construction du parc.

Plusieurs autres pionniers suivent les traces d'Asa Meech. Fermiers à mi-temps et bûcherons, draveurs ou ouvriers, ils profitent des richesses forestières pour combler les besoins que ne peuvent satisfaire leurs pauvres terres. L'abattage des arbres, l'essouchement, l'absence de chemins praticables, les mouches et moustiques, les maisons rudimentaires de bois ronds sont le lot quotidien des premiers habitants de la région. La plupart d'entre eux sont des Irlandais ou des Écossais qui fuient la misère des îles britanniques. Quelques francophones se joignent à eux. Les Mousseau, Martineau et Fleury, par exemple, vont défricher des terres au nord de Wakefield.

La création du parc

À partir du début du siècle, des voix se font entendre auprès des gouvernements pour préserver la nature sauvage des collines de la Gatineau. Dès 1903, Frederick Todd, l'architecte paysagiste qui a dessiné les plans du parc des Champs-de-Bataille à Québec, suggère la création d'un parc naturel au nord de Hull. En 1913, la Commission Holt propose la création d'un district fédéral qui comprendrait les villes de Hull et d'Ottawa et recommande la création d'un parc dans les collines de la Gatineau. La Première Guerre mondiale empêche la réalisation des recommandations du rapport.

En 1927, le gouvernement de Mackenzie King met sur pied la Commission du district fédéral, qui prend la relève de la Commission d'embellissement d'Ottawa créée par Wilfrid Laurier 30 ans plus tôt. En 1937, la Commission du district fédéral, qui deviendra la Commission de la capitale nationale en 1958, commence à acheter des terrains pour la constitution du parc de la Gatineau. En deux ans, le gouvernement du Canada achète plus de 16 000 acres de terrain.

L'année 1937 est aussi celle où Mackenzie King recrute l'architecte et urbaniste français Jacques Gréber pour effectuer une vaste étude sur l'aménagement de la région de la capitale fédérale. Retardé par la guerre, Gréber dépose son rapport en 1949. Il propose toute une série de mesures pour faire de la région de la capitale « la Washington du Nord ». Il préconise notamment l'agrandissement du parc de la Gatineau. En quelques décennies, la superficie du parc passera de 16 000 à 88 000 acres, soit sa dimension actuelle.

Des richesses protégées

La mission du parc de la Gatineau est centrée sur trois objectifs principaux : la conservation, l'interprétation et la récréation. Les activités de conservation portent sur divers aspects du patrimoine naturel et historique de la région.

En ce qui concerne le patrimoine naturel, il faut signaler la réintroduction du castor dans le parc, une réussite remarquable. En 1940, quelques couples de castors sont amenés dans le parc. Un demi-siècle plus tard, on compte près de 2000 descendants de ces « pionniers » dans le parc, soit la plus importante concentration de castors au monde.

La restauration et la mise en valeur du lac Pink retiennent aussi l'attention. Le lac Pink est un lac méromictique, ce qui signifie en partie mélangé. Les sept derniers mètres d'eau au fond du lac sont privés d'oxygène. Il n'y a aucune décomposition à ce niveau et tout ce qui se dépose au fond s'y accumule en couches imperturbées, un peu comme les anneaux de croissance d'un arbre. En analysant ces dépôts, on peut littéralement lire l'histoire de la région. Le lac Pink abrite aussi une bactérie photosynthétique, une des premières formes de vie à être apparue sur la terre, et un poisson d'eau salée qui s'est acclimaté à la vie en eau douce.

Pendant plusieurs années, des milliers de personnes fréquentent les rives du lac Pink. Les activités qu'on y pratique entraînent un détérioration rapide du site. On craint même pour sa survie. À la fin des années 1980, la Commission de la capitale nationale, propriétaire du lac, décide de fermer l'accès au site. De 1988 à 1991, un projet majeur de réhabilitation du lac est mené. On stabilise d'abord les berges et les pentes abruptes qui entourent le lac en plantant 10 000 arbustes. Afin de permettre une visite intéressante et sensée du site sans mettre les berges en péril, un sentier de 2,5 km est aménagé autour du lac. Quelque 100 000

visiteurs l'empruntent chaque année. Finalement, plusieurs panneaux d'interprétation sont installés pour sensibiliser les visiteurs à la richesse et à la fragilité du site.

Une attention particulière est également accordée au patrimoine historique. Aussi, le domaine Mackenzie-King est-il restauré et mis en valeur. Pendant près de 50 ans, William Lyon Mackenzie King, premier ministre du Canada pendant près de 22 ans, passe ses étés à Kingsmere. Il y érige un domaine qui, à sa mort, comportera 231 hectares d'espaces boisés, de jardins, de parterres, le tout sillonné de sentiers et comptant trois ensembles de chalets et résidences secondaires. À son décès en 1950, Mackenzie King lègue son domaine au gouvernement du Canada pour qu'il en fasse un parc public. Il souhaite aussi que sa dernière demeure, la Ferme, devienne la résidence officielle du premier ministre du Canada.

Le gouvernement du Canada accepte les clauses du testament de King. Le domaine est incorporé au parc de la Gatineau et devient un parc accessible à tous. La Ferme ne devient toutefois pas la résidence officielle du premier ministre, mais celle du président de la Chambre des communes. Les autres bâtiments demeurent inoccupés pendant plus de 30 ans. Il faut attendre les années 1980 avant que l'ensemble du site ne soit restauré et mis en valeur. De 1984 à 1988, les chalets de Kingswood, Moorside, les jardins et les sentiers sont remis dans l'état où Mackenzie King les avait laissés à sa mort. On veut commémorer la vie et la carrière de l'ancien premier ministre tout en permettant aux visiteurs de mieux connaître les 50 premières années de l'histoire canadienne.

On retrouve d'autres sites patrimoniaux dans le parc de la Gatineau. Par exemple, le moulin de Wakefield, la maison d'Asa Meech, les ruines du barrage Wilson au lac Meech sont des éléments historiques significatifs qui n'ont malheureusement pas connu le sort heureux du domaine Mackenzie-King. En fait, plusieurs vestiges du passé de l'Outaouais se détériorent rapidement, quand ils ne sont pas carrément démolis, comme le chalet Shady Hill qui se trouvait sur le domaine Mackenzie King.

De l'occupation amérindienne jusqu'à l'aménagement des installations récréotouristiques, en passant par la traite des fourrures, le commerce du bois, l'exploration minière et le développement urbain, le parc de la Gatineau est un témoin important des grandes étapes du développement de la région de l'Outaouais des deux côtés de la rive. ◄

Le Centre d'interprétation du patrimoine de Sorel présente :

«Un pays entre terre et eau»

Les Iroquoiens, le fleuve,
les bateaux, les îles…
Le patrimoine sorelois
c'est tout ça et plus encore!

6, rue St-Pierre
Sorel

Pour information
(514) 780-5740

Vos enfants aimeront
notre cahier d'activités

Les 27 caisses populaires Desjardins de l'Outaouais sont fières de s'associer au magazine *Continuité* pour souligner la riche tradition patrimoniale de la grande région de l'Outaouais.

Les caisses populaires Desjardins de l'Outaouais